

Une nouvelle de Paul I, classe de Mme Banyols 3^{ème} 2, du Collège Amade de Céret

« HERITAGE FAMILIAL »

C'est une grande armoire, une toute simple armoire, noire, vieille, avec ses quatre pieds vermoulus. Elle a vécu tant de choses, tant d'événements, tant d'émotions, tant d'histoires, tant de secrets. A elle seule, elle renferme tous les mystères d'une simple et banale famille. Et pourtant, elle est tellement simple en somme. Comment pourrait-elle cacher tant de secrets derrière ses battants usés par le temps et l'histoire ?

Cela faisait quatre jours que nous marchions sans relâche sur cette route, avec peine, dans la neige et le froid intense de cet hiver 1939... Je regardais autour de moi et à perte de vue, je voyais les champs d'Espagne, blancs, immaculés, les feuilles gelées par le froid, les ruisseaux qui autrefois jaillissaient, mais qui, maintenant gelés, ne laissaient qu'un filet d'eau se refléter sur la glace. J'étais assailli par toutes ces questions dans ma tête. Je ne comprenais toujours pas pourquoi maman était partie. Je l'attendais, mais elle ne nous rejoignit pas. J'avais peur. J'avais froid. Papa me dit qu'elle ne reviendrait pas. Mais moi je voulais qu'elle revienne, pour moi, parce qu'elle m'aimait. Je pensais à elle tout le temps. Papa me sortit de mes pensées en s'adressant à moi : « Tu as faim ? »

On s'arrêta sous un peuplier dont les branches s'affaissaient sous le poids de la neige. Nous reprîmes la route, le froid me gagnait, mais je me raccrochais à quelques souvenirs des grosses chaleurs à Figueras l'été dernier. Mon père portait l'armoire de notre salle à manger et la voir sur son dos me fit comprendre que jamais je ne reverrais cette maison aux volets jaunes qui fleurtaient avec le soleil du midi. Je ne retrouverais plus cette sensation de convivialité qui s'en dégageait. Mais ce qui me manquerait le plus, c'était toutes les odeurs qui m'envahissaient lors de mon réveil près du feu, quand je sentais les arômes, les parfums de la cuisine embaumer toute la maison. Et le regard de ma mère qui m'invitait à aller prendre mon petit déjeuner. Mais tout cela faisait partie du passé, je savais très bien que je ne le reverrais plus.

Le froid me sortit de ma torpeur. Je me résignai à ne penser qu'au froid. Nous prîmes un autre sentier qui me mit mal à l'aise : il montait en direction des crêtes d'où le vent froid et fort soufflait sans fin. Papa avançait trop vite, j'étais obligé de courir à côté de lui pour pouvoir le suivre, alors la forêt se referma derrière nous. Nous marchions depuis trois heures dans la neige et ça ne faisait qu'empirer. J'ai froid, je me retourne vers papa avec un regard de chien battu. Il me regarde, je ne vois que ses yeux à travers le châle, je lis tant de tendresse et de peur, puis d'un simple regard, il m'incite à regarder par-dessus son épaule. Au loin, une lumière sur le point de s'éteindre, mon père me regarde avec soulagement et satisfaction et me dit d'un ton encourageant : « Courage, fils, on y est presque, je suis fier de toi. »

Et sur ces mots, une lueur d'espoir et de joie apparut dans mon cœur. J'avais envie d'y croire, croire à ces mots, mais c'était tellement loin, la nuit s'était posée sur nos épaules, nous marchions à tâtons dans le noir absolu. Rien. Pas un bruit. Pas un crissement. Pas un brin de vent. Rien, seulement la neige sous nos pas. Comme si nous étions seuls sur cette terre, seuls au monde, mais il restait cette lumière, bleuâtre qui nous narguait, qui savait que notre seule chance de survie c'était elle, cette toute petite étincelle perdue dans le noir absolu. Nous marchions sans retenue et je perdis toute notion du temps.

Papa avançait en jetant des regards derrière lui, pour voir si je ne m'étais pas écroulé dans la neige. Au bout d'une éternité, nous arrivâmes enfin. Je voyais cette bâtisse qui nous avait fait tant trimer et qui enfin s'ouvrait à nous. Je courus jusqu'au mas, quand je pensais au feu, à toute cette chaleur, à la bonne soupe, au lit douillet qui m'attendait. Là, papa m'arrêta d'un geste de la main et me dit de me taire, je ne comprenais pas, je ne saisis pas pourquoi maintenant que nous étions arrivés, nous devons attendre dans le froid alors que juste devant nous se trouvait la chaleur au coin du feu, la soupe si chaude qui vous brûlait l'estomac. Papa m'immobilisa d'un regard et dit : « Ecoute, si on est partis, c'est qu'il y avait une raison, il y a des gens sur terre qui ne nous aiment pas, ils veulent notre mort, tout simplement pour des divergences d'opinions. Tu comprendras un jour pourquoi on est partis, maintenant qu'on est passé côté français, il va falloir que tu ne dises plus un mot ni à moi ni à personne en présence d'autres adultes. D'accord ? » Je scrutai ses yeux remplis de compréhension et d'un signe de tête, j'acceptai mon sort.

Suite à cet échange, nous reprîmes notre chemin. Sans un mot, nous avançâmes à pas feutrés près du mas. Papa jeta un coup d'œil mais rien à faire : j'étais encore trop petit, je ne voyais que le rebord de la fenêtre. A travers la fenêtre, mon père me décrivit ce qu'il apercevait : deux personnes d'un certain âge dormant dans leur lit. A l'autre bout de la pièce, un jeune homme dont les pieds dépassaient d'un lit minuscule, dormait en compagnie de deux autres enfants. Mon père espérait tomber sur une personne amicale et non corrompue par la peur de la différence. Il me dit d'aller me cacher derrière les buissons, là où l'on avait laissé l'armoire et toutes nos affaires, je me dépêchai d'exécuter les ordres dans la plus grande discrétion. Mon père se plaça devant la porte, rien qu'en regardant sa posture et le long mouvement qu'il avait dû faire avec peine, je ressentis la peur qui le submergeait, ce qui ne me rassura pas du tout. Cette tension était telle que mes jambes ne me soutenaient plus, des gouttes de sueur perlaient sur les tempes et mon cœur se battait contre le stress. Il frappa à la porte. Un homme trapu sortit avec une arme pointée sur mon père, mon rythme cardiaque s'accéléra. Mon cœur me disait d'aller le rejoindre, mais mes jambes étaient comme pétrifiées, je ne ressentais plus aucun de mes muscles, mon corps entier ne pouvait bouger, la peur s'emparait de moi, je ne pouvais qu'observer la scène sans un bruit, sans un mouvement. L'homme demanda à mon père ce qu'il voulait, mon père lui expliqua tout ce que j'appris bien plus tard, sans mentionner mon existence. L'homme lui indiqua la grange là où sûrement nous dormirions et s'en retourna chercher un morceau de ventrèche auquel s'ajouta un bon morceau de pain. L'homme referma la porte derrière lui, tout en jetant un regard à son fils. Papa se dirigea vers la grange, je le rejoignis quelques minutes plus tard avec toutes les affaires que je pouvais porter, laissant derrière moi l'armoire. Je rentrai dans la grange dans laquelle régnait la chaleur, où une botte de foin s'étendait sur tout le premier étage. Au rez-de-chaussée se trouvaient une vache, un cheval, des cochons... Papa revint avec l'armoire sur son dos et le reste de nos affaires, quasiment rien. Il me donna un quignon de pain et un bout de ventrèche. Nous montâmes à l'étage où nous passâmes une excellente nuit. Juste au-dessus de ma tête se trouvait une fenêtre qui laissait passer les rayons bleuâtres de la lune.

Le lendemain, mon père me réveilla en sursaut, je ne comprenais pas ce qui se passait, il me prit par la main et me dit d'un ton qui laissait deviner son effroi :

« Debout ! Habille-toi vite ! On s'en va. Ne pose pas de question, obéis, un point c'est tout. » Je ne comprenais pas pourquoi. Mon père m'attrapa et me mit sur mes deux pieds d'un geste dynamique, il passa un à un ses bras à travers les cordages qui soutenaient l'armoire. J'enfilais mon pantalon en regardant mon père, qui scrutait les alentours par la fenêtre. « Passons vite, la voie est libre. »

Il ouvrit la porte avec inquiétude, me fit un geste de la main me disant de le rejoindre.

Nous prîmes la voie vers la forêt.

- On va où ?

- Arrête de poser des questions et avance !

Mon rythme de marche s'accéléra puis je mis à courir. Nous arrivâmes à la lisière de la forêt où les dernières ombres de la nuit régnaient encore ainsi que l'humidité. Mon père s'arrêta essoufflé. Courageusement, je lui reposai ma question.

On va où ?

- Nous devons partir, nous ne sommes plus à l'abri ici.

Mon père se redressa et se retourna puis fit une grimace pour décrire sa fatigue.

D'un coup, il cria de toutes ses forces.

- Cours Antoine !

Je pris mes jambes à mon coup et me mis à courir aussi vite que possible sous les balles des pistolets qui sifflaient à nos oreilles. Papa avançait trop vite, je n'arrivais pas à le rattraper, la forêt était tellement dense que nous avions du mal à traverser. Soudain, je ne vis plus mon père, il avait disparu. La peur m'envahissait. Je me retournai et juste en contrebas, je vis des hommes armés qui étaient sur nos traces, je recommençai à courir. Soudain une main m'attrape et m'entraîne. Je reconnais cette main, c'est celle de mon père. Nous arrivons de l'autre côté du flanc de la montagne, je regarde mon père qui est exténué. Nous nous arrêtons, les hommes armés étaient maintenant bien loin derrière nous.

Papa posa l'armoire par terre. La forêt était si silencieuse, si calme : pas de cri, aucun mouvement, rien. La neige avait disparu, il ne restait que d'irréductibles blocs qui prenaient la forme de rochers. Je regardai l'armoire : trois balles s'étaient incrustées dans les moulures. Papa se leva pour la remettre sur son dos et au moment de la prendre, elle glissa et se mit à dévaler la pente à grande vitesse, faisant voler les feuilles et la neige. Nous nous regardâmes et aussitôt, nous nous mîmes à courir derrière cette fusée familiale. Enfin au bout de cent mètres, elle s'arrêta net, bloquée par les restes de neige. Père remit l'armoire sur son dos. Devant nous s'ouvraient deux passages : l'un nous ramenait à notre point de départ, l'autre se dirigeait vers Prats-de-mollo. Sur la route, papa m'expliqua que l'on allait rencontrer beaucoup de personnes et me rappela que je devais rester aussi muet qu'une carpe.

Après avoir pris une traverse boueuse à cause de la neige fondue, on se retrouva sur une route où des centaines de personnes marchaient sans but, nous nous mêlâmes à la foule. Nous reprîmes notre route dans le même sens que la foule ; je dévisageais mon père qui scrutait tous les visages. Moi par contre j'étais très content de voir autant de gens, ça faisait des lustres que je n'avais vu personne, surtout des enfants qui jouaient, riaient, et moi qui ne pouvais aller m'amuser avec eux ! Je me sentis bien seul tout à coup ; une femme voulut me parler mais papa lui expliqua que j'étais muet, ce qui était en partie le cas ... Je me tus tout au long du voyage.

Un cri de joie sortit du tréfonds de mes entrailles quand je vis enfin les pâturages luisants sous les coups du soleil de midi, mon cœur frémit. Prats-de-Mollo s'offrait à nous. Papa s'arrêta et me prit par la main, nous laissâmes passer le reste de la troupe, avec derrière elle, un nuage de poussière. Ils ne laissèrent que les cris des enfants derrière eux.

Papa m'entraîna hors de la route sur un chemin où aucun enfant ne jouait, aucune personne. Je me retrouvai seul encore une fois avec mon père. Les larmes me montèrent aux yeux mais je ne pouvais pas pleurer, car papa ne pouvait le supporter et nous marchions sur ce chemin, ce chemin interminable qui à chaque pas se renouvelait. Je sortis avec satisfaction de ce chemin monotone et j'arrivai, suivi de mon père qui portait toujours sur son dos l'armoire. Devant nous un mas, dans toute sa banalité : ses animaux, ses champs et une vieille mémé assise sur un siège à bascule devant le pas de la porte. Elle nous guettait avec son regard de tueuse. Elle se leva, papa s'avança pour se présenter. Ils se regardèrent et papa engagea la conversation ; au moment où il prononça le nom de maman, elle qui semblait si dure et forte, s'effondra sur le sol, les mains sur son visage et pleura toutes les larmes de son corps. Papa courut l'aider à se relever, j'emboîtai le pas juste derrière lui. Après un court instant, elle reprit son calme et nous invita à rentrer nous restaurer dans sa maison où elle et papa s'éloignèrent pour parler de nos mésaventures. Je me sentis bien seul dans cette immense demeure, dont les murs blancs, parsemés d'animaux empaillés, indiquaient qu'il y avait eu là un homme. Je compris alors que c'était mon grand-père que je n'avais pas connu car la mort l'avait pris avant ma naissance. Papa et ma grand-mère rentrèrent dans la maison, elle me prit dans ses bras et me sourit, je vis derrière ses lèvres un sourire édenté. Elle me parla longuement et à ces mots, je compris en regardant mon père que nous allions vivre le restant de notre vie ici.

Papi Antoine me regarde et range l'album dans l'armoire, il se met à pleurer, je m'approche de lui. Et je lui dis :

-Ce n'est qu'une histoire grand-père, ce n'est pas une raison pour te mettre dans cet état.

Il me regarde et dirige son regard sur l'armoire. Je ne comprends que lorsqu'il me la montre. Je me dirige vers elle, tout en la scrutant de long en large quand mon attention se porte sur trois trous qui se

trouvent sur l'un des battants. Je me retourne vers mon grand-père et je n'ai pas le temps de prononcer un mot que déjà, il me coupe et dit sur un ton rauque et puissant :

-C'est bien ce que tu penses, c'était ton arrière grand-père, mon père, qui a surmonté toutes ces épreuves ...Et le garçon de cette histoire, c'était moi. Cette armoire est donc l'héritage de notre patrimoine. Bientôt, quand tu te marieras, c'est à toi qu'elle reviendra. »